

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon RERAT

La maladie et la mort de nos soldats valaisans

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 40-43

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La maladie et la mort de nos soldats valaisans

Complément à la nouvelle « Pauvre mère ! » de E. Défago (voir No Févr. 1919)

Notes du temps de la grippe

A demi couché sur une chaise-longue, au bon soleil de Biemme, je luttai contre les derniers restes de cette vilaine grippe, qui m'avait fait entrevoir les portes de l'éternité, lorsque tout à coup, un appel téléphonique retentit à l'appareil. « Monsieur le vicaire, si vous pouvez venir, hâtez-vous ». Un mourant me demandait à l'hôpital militaire de la Plænke, grande école primaire transformée en lazaret. J'emporte le viatique et les Saintes Huiles, je saute dans un tram, et j'arrive. Une femme de poigne ⁽¹⁾, directrice provisoire de l'établissement

(1) Qu'on me permette de citer, parmi tant d'autres, le trait suivant qui montrera comment Mme W. entendait son devoir et ne craignait pas d'être un peu « raide », quand elle le jugeait nécessaire :

Le colonel Hauser, médecin d'armée, en visite dans l'un des

en attendant que nos médecins militaires pussent suffire à tout, m'introduisit auprès du malade. Le médecin du jour, un premier-lieutenant, apparemment libre-penseur, averti de ma présence, interpelle la directrice : « Inutile à votre prêtre de donner la communion au soldat F. R. ; il ne saurait plus rien avaler, ça l'étouffera.

— Dieu a déjà fait beaucoup de miracles, répondit Mme W. ; il ne laissera pas ce brave homme quitter ce monde sans le secours de notre religion ; peut-être même, il le guérira.

— Pour ça, c'est ce que nous verrons, fit l'officier, qui continua sa ronde.

Cependant, j'avais achevé mon ministère et j'allais me retirer, lorsqu'on me demanda avec quelque brusquerie : « F. R. a-t-il communié ? — Mais oui, et même avec une dévotion toute militaire. — Bravo ! s'écria Mme W., voilà une première faveur accordée. — Comptez donc sur la seconde ! » semblait nous dire l'ironique sourire du premier-lieutenant.

Or, à partir de ce moment, le malade que je vis tous les jours, ressentit une amélioration surprenante ; actuellement F. R. habite avec son excellente famille au pied du Val d'Illiez, et il se porte à merveille.

Un soldat du Haut-Valais, O. B., se mourait à l'hôpital des Bourgeois, d'une méningite qui dégénéra en tétanos. En bon chrétien, il fit appeler le prêtre catholique romain. Cinq minutes pour me préparer, gonfler mon vélo et me voilà devant sa chambre dont les fenêtres sont bardées de barreaux, car le malade a des crises. La diaconesse me dit : « Il ne vivra plus longtemps. » J'entre et me voilà au chevet du vaillant canonnier. Sa tête n'est plus qu'un centre de douleurs. Je l'appelle, il parle à peine, il ne me regarde pas ; j'essaye de lui tourner la tête, il se met à crier. Je m'efforce de le calmer et me

établissements, se montrait mécontent qu'elle eût contracté à la pharmacie une note de 60 frs, sans l'autorisation militaire. « Mon colonel, répondit Mme W., pouvez-vous me reprocher d'avoir sans permission dépensé 60 frs pour sauver la vie à ces pauvres soldats presque morts, alors que vous n'avez pas hésité à jeter près d'un million pour des casques ? Est-ce la tête ou le casque qui est le plus précieux ? — Madame, fit le colonel, il ne vous manque qu'un képi avec trois larges galons ; vous feriez une excellente « officier... ».

mets à prier à ses côtés un « notre Père » auquel il semble s'unir. Ses lèvres ont remué ; il esquisse un signe de croix et je commence mon ministère. Un quart d'heure après, le jeune homme avait communié et reçu l'Extrême-onction. Et voilà que, dès le lendemain, celui qu'on jugeait perdu sans espoir, se remet à vivre : Dieu soit béni ! encore un réchappé parmi tant de victimes de cette grève maudite.

Je pourrais et j'aimerais allonger la liste de ces troupiers que les derniers sacrements ont ranimés contre toute espérance. Mais combien elle serait moins longue que celle des soldats emportés par le fléau !

Comment oublier ces visites à la rue de la Plœnke, à la rue Dufour, où s'entassaient les malheureux dévorés par une fièvre ardente ; il y en avait de Monthey, de Sion, de Savièze, de Liddes, de St-Maurice... et beaucoup de ma connaissance !

On pourrait me demander à quel titre, étant vicaire de Bienne, je me suis occupé des soldats malades. N'était-ce pas l'affaire des aumôniers militaires ? Certainement. Mais, si l'on se rappelle l'extension que prit le fléau, on ne trouvera pas étrange que devant le nombre insuffisant des aumôniers militaires, appelés ailleurs et surchargés de travail, le colonel-commandant des bataillons valaisans ait demandé à la cure de Bienne de procurer le réconfort spirituel aux lazarets. — Et, j'en fus chargé pour la plus grande partie. — Bientôt, je fus nommé aumônier civil, de quoi je fus très fier, car, soldat moi-même, ayant fait mes mobilisations de guerre avec la brigade valaisanne, j'aime le soldat, le soldat valaisan surtout. Le jour, la nuit, les courses n'avaient pas d'heure : il fut des journées entières où je portais sur moi la sainte Communion et les Saintes Huiles. J'allais de chevet en chevet, de matelas en matelas, encourageant celui-ci, absolvant celui-là, en communiant un autre, recevant le dernier soupir d'un mourant, et m'efforçant de faire bénéficier de mes visites tous ces pauvres gens, catholiques et protestants.

Je me souviendrai toujours d'un brave montagnard de la vallée du Grand-St-Bernard. Un matin, à 11 h., le médecin D..., de Sion, m'appelle par téléphone. (Honneur à cet officier chrétien à qui tant de ses compatriotes

doivent la faveur d'une mort adoucie par les secours de la religion !) J'y cours. Le malade souffrait trop ; je le quittai en lui laissant quelques paroles d'encouragement. A midi, un second coup de téléphone. J'arrive. Le soldat me dévisage avec de gros yeux et me reconnait : « Oh ! que je désirerais me confesser et communier ! » — « Tout de suite, mon brave ». Et ce fut fait. A 2 h. il était dans l'éternité bienheureuse.

Ah ! ces défenseurs de la Patrie, comme ils savaient souffrir, comme ils savaient mourir !

Et le matin, il n'était pas rare de voir s'aligner jusqu'à sept cercueils, drapés de l'étendard suisse, et conduits à la gare au son d'une marche lugubre. Destination : Vaud, Valais... On se découvrait et on se disait : C'étaient des braves — et j'ajoutais : ils sont morts en braves.

Consolez-vous, chers amis du Valais, qui pleurez un frère, un fils, un époux, un fiancé, mort là-bas — ici, à Bienne : consolez-vous, car il s'est endormi dans la foi de son baptême et de sa première communion. Nous avons eu la joie, au milieu des tristesses de cette période de deuils, de ne voir mourir sans les secours du prêtre, aucun soldat catholique confié à nos soins.

Et vous, chers soldats qui lirez ces quelques mots, et qui peut-être avez séjourné dans les lazarets de Bienne, souvenez-vous des soins non comptés des infirmiers et des gardes-malades, de leur dévouement et de leur douceur ; souvenez-vous des longues nuits sans sommeil durant lesquelles vous fûtes l'objet des sollicitudes d'un personnel sanitaire si empressé ; souvenez-vous des gâteries de la population de Bienne que vous goûtiez au retour de vos promenades de convalescence...

La médaille qui vous fut décernée en mémoire de cette terrible période ne porte qu'un mot : « Souviens-toi ! » Et cela suffit. Car qui ne saurait répondre à ce « Souviens-toi ? »

Abbé Léon RÉRAT. ⁽¹⁾

(1) L'autorité militaire a adressé à M. l'abbé Rérat une lettre fort élogieuse de remerciements dont le destinataire peut être fier. Nous l'en félicitons vivement, et nous félicitons en sa personne tous les aumôniers civils et militaires, dont la valeur et le dévouement ont trouvé pendant l'épidémie de si belles occasions de se déployer. Il méritent la reconnaissance du pays. *Réd.*